



**Journées photo-  
graphiques de Bienne  
Bieler Fototage  
Biel/Bienne  
Festival of Photo-  
graphy**

**2011**

**Benteli**

## Demander la lune ?

Lorsque l'invitation à contribuer à cet ouvrage m'a gentiment été lancée, elle ne pouvait pas plus mal tomber. Le deadline proposé paraissait au moins aussi raide à mon calendrier saturé de projets que la corde du pendu.

Mais quand une invitation tombe mal, c'est bien qu'elle fait envie sinon on la décline sans même y penser. Or, une invitation à retourner voyager dans le temps, c'est difficile d'y résister. Le jeu devrait en valoir la chandelle, faille-t-il la brûler par les deux bouts.

Lorsque le temps presse, je préfère commencer par la fin. Deadline, donc. *Dead-line* ? Ça ne rigole pas comme concept. D'autant moins que si on substitue *time* à *dead*, on obtient un terme étroitement lié ; le second menant au premier, comme partout le temps mène à la mort. Rien n'échappe à ce principe dans un univers qui, vu de la science d'aujourd'hui, est condamné à une extension sans fin. Toute la matière semble irrémédiablement appelée à se dissoudre : atomes, organismes, planètes, étoiles, galaxies... les trous noirs eux-mêmes n'en réchapperont pas. Le processus, en cours, arrivera à maturité dans un peu plus d'un *googol*, soit dans  $10^{100}$  années. « This is the way the world ends/Not with a bang but a whimper », écrivait T. S. Elliot.

Sombres pensées. L'invitation m'aurait-elle fait envie parce qu'elle fait mal, alors ? J'écarte l'idée en me chronoportant vers un temps heureux que j'ai connu il y a une quinzaine d'années. Je menais dans un recoin de l'Himalaya indien des recherches sur les conceptions locales du temps, la construction et l'interopération de différents calendriers (agricole, religieux, politique, etc.), les âges de la vie et les rites associés. À l'époque, la région vivait encore sans routes et sans électricité. Pas de télévision, de réseau de téléphonie ou d'internet. Pendant plus de deux ans, j'ai vécu dans un esprit plus proche de celui du calendrier agraire des « Travaux et des jours », que de celui des journées de travail de mes proches en Suisse.

Puis, en l'espace d'une petite dizaine d'années, routes et pylônes ont refaçonné le paysage. Le branchement de la région à l'horloge mondiale et à ses pulsations s'est fortement intensifié. Dès lors, des traits familiers ont commencé à apparaître. On croise épisodiquement dans les villages des personnes pressées. Absolue nouveauté. Et source de passablement de plaisanteries. C'est qu'ils sont de plus en plus nombreux à essayer de vendre leur force de travail, souvent à la journée selon une méthode de conversion bien connue ici. Seul le temps divisible, multipliable et invariable de l'horloge permet une telle opération : un temps abstrait, au sens de séparé de contextes et événements spécifiques, qui peut servir de taux de conversion. Le temps

commence aussi là-bas à devenir de l'argent. Le train est donc en marche. Rien d'étonnant. La surprise, c'est presque qu'il n'est pas arrivé plus vite. Car le temps mondial n'a pas vraiment coutume d'attendre.

Fondé sur le calendrier grégorien et l'horloge mécanique, il constitue l'une des plus formidables diffusions culturelles de ces deux derniers siècles, bien plus que l'anglais qui émaille ce texte à dessein. Son fonctionnement centralisé et standardisé a remplacé des milliers de systèmes locaux de conception et de mesure du temps. Avec lui, les rapports sociaux ont radicalement changé et une majeure partie de la planète s'est mise au diapason d'une vision productiviste développée en Europe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, puis progressivement ailleurs.

Rien de nouveau sous le soleil, dans le fond. Depuis la révolution néolithique, les changements de vision du monde sont indissociables de reconceptualisations de la notion de temps, d'innovations techniques et de transformations des modes de production. Ce qui surprend bon nombre d'analystes, c'est plutôt qu'une colonisation temporelle planétaire d'une telle ampleur s'est faite presque sans opposition, malgré les conflits civilisationnels ou les bouleversements collectifs et biographiques qui l'ont accompagnée. « On ne connaît aucun cas de résistance couronné de succès au temps de l'horloge et du calendrier », sont-ils plusieurs à relever.

Vraiment ?

Bien sûr, il faut voir ce qu'on entend par là. Il est indéniable que si les iconoclastes sont historiquement légion, les chronoclastes, eux, semblent inexistantes. À tel point que le mot lui-même est un néologisme récent. Il y a bien l'anecdote d'un Martial Bourdin explosant en 1894 devant l'observatoire de Greenwich avec la bombe artisanale qu'il transportait. Nul ne sait toutefois quels étaient sa cible et ses motifs réels, malgré l'interprétation fictionnelle de Joseph Conrad qui en a fait un attentat contre le premier méridien, utilisé à l'époque pour commencer à synchroniser le temps planétaire. Il y a aussi les talibans dont j'ai entendu dire parfois qu'ils détruisaient des calendriers ou des montres, mais l'imagination leur fait faire tellement de choses que l'information est à prendre avec une pincette d'horloger, même si elle a été recueillie sur place.

Heureusement, le combat mené contre un envahisseur ou un occupant indésirable peut également être non-violent. Pas besoin d'en arriver aux extrêmes. Le simple refus d'accepter un état de fait constitue le noyau d'une définition de la résistance ; pas nécessairement le passage à l'acte, et encore moins le passage à un acte destructeur. Or, si je repense en ces termes à l'année écoulée, des résistants, j'en ai rencontré souvent.

En Afghanistan, tout d'abord. Le pays a beau être célèbre pour son opposition armée à l'Occident, il est également l'une des cinq nations du monde à pratiquer une forme de résistance pacifique: le refus d'utiliser le calendrier grégorien. Dès lors, en dehors de quelques grandes villes où un usage commercial en est parfois fait, personne ne s'en sert, ni même ne le connaît, sauf les forces que l'on qualifie là-bas « d'occupation ». Les gens se réfèrent soit au calendrier solaire iranien (plus précis que le nôtre, soit dit en passant), soit au calendrier lunaire musulman. Par un clin d'œil du destin, une situation géopolitique contemporaine ramène par ailleurs l'existence quotidienne aux rythmes fondamentaux qui façonnèrent les calendriers de nos ancêtres chasseurs-cueilleurs. Les jours (relative sécurité assurée par les forces de l'ordre, libre circulation), les nuits (danger maximal, couvre-feu, attaques et raids) ou les saisons (les combats se calment en hiver et reprennent lentement au printemps pour exploser en été) conditionnent en effet une part déterminante du temps vécu localement.

L'attitude de ces cinq nations n'est pas réductible à un simple îlot de résistance temporelle anachronique: des revendications similaires émergent ailleurs. Ce Nouvel An, j'ai par exemple reçu d'Inde un long email enjoignant avec véhémence de réclamer la lune, c'est-à-dire de rejeter le calendrier grégorien pour ne suivre que les calendriers astronomiques indigènes, dont la composante lunaire est souvent importante. Ce message, rédigé par un professeur d'université émérite, était on ne peut plus sérieux. Le calendrier qualifié d'occidental (mais aussi d'anglais, de blanc et de colonial) y est défini comme étranger à la culture indienne et, surtout, comme totalement détaché des phénomènes naturels qui relient les hommes et leurs macrocosmes. L'exemple du 31 décembre (date historiquement fixée pour célébrer la date d'élection des consuls romains) est comparé aux renouveaux saisonniers qui marquent au printemps la nouvelle année dans les calendriers indiens. En « singeant ces rythmes factices », renchérit l'auteur, les Indiens se « convertissent à un matérialisme occidental fortement idéologique, mais dépourvu de signification spirituelle ». Il rappelle que le premier acte d'une conversion est le changement de calendrier. Le fait est bien connu depuis l'antiquité chinoise, où les administrateurs avaient coutume de dire, lorsqu'une région avait été annexée à l'empire, que cette dernière « avait reçu le calendrier ».

Les critiques d'un temps abstrait, coupé de la nature qu'il serait censé représenter, sont de plus en plus fréquentes dans le monde entier, particulièrement en Europe et en Amérique du Nord. Elles sont très vives dans les milieux écologistes, par exemple. Des débats sur les conséquences du nucléaire à ceux sur l'agriculture ou l'élevage intensifs, la remise en question du rapport au temps est centrale sous différentes facettes. Les arguments con-

vergent néanmoins puisqu'ils remettent tous en question un présent qualifié d'économique plus que de politique, englué dans la gestion du court terme et prisonnier d'un fétichisme du rendement, au détriment de toute autre vision ou valeur positive pour les occupants de la planète ou leur futur. Comme le temps est au centre du principe de rendement, la vitesse, l'accélération et la compression sont irrévocablement des données de l'équation, et ce sans fin apparente, si ce n'est apocalyptique. Au moins, soutiennent ces critiques, à l'époque où l'on croyait en l'idéologie du progrès, il y avait une vision de développement moral et social associée ; désormais, on sacrifie au marché sans cligner de l'œil les poulets élevés en batterie tout autant que les dindons de la farce.

Quoi que l'on pense des images mobilisées, parfois spectaculaires ou simplistes, il faut bien admettre que le temps devenu monnaie d'échange, facteur de productivité, avantage concurrentiel ou échéance se raréfie pour tous, quoiqu'inégalement pour chacun. Ce n'est pas un hasard si les *slow movements* gagnent en popularité, eux qui stigmatisent ce qu'ils appellent la « pauvreté temporelle » de la vie contemporaine et invitent de différentes manières à considérer que le temps, ce n'est pas de l'argent, mais, en quelque sorte, de l'or. Basé sur une réappropriation de rythmes non productifs, et donc sur une valorisation de la décroissance, leur agenda politique hétéroclite, se pose explicitement comme une forme de résistance temporelle.

Ce que l'avenir réserve, on ne peut que le conjecturer. Pour l'instant, on constate aussi bien des fuites en avant que des chemins de traverse. Aujourd'hui que les épizooties, accidents nucléaires et autres crises sont devenues globales, tout autant que les outils de communication, il semble en tout cas difficilement possible de discréditer les voix dissidentes comme étant simplement arriérées ou obscurantistes, tel qu'on le faisait jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Si tout le monde a pris le train, ou presque, tout le monde a le droit d'exprimer ses réclamations relatives à la qualité du voyage, aux directions prises ou à la destination à atteindre. Pas d'alternative, désormais, que d'apprendre à cohabiter, donc à écouter. Et dans la polyphonie ambiante, élaborer des choix tant politiques et sociaux qu'existentiels et individuels.

Au-delà de différents courants ou mouvements politiques organisés, il y a les itinéraires personnels que chacun trace tant bien que mal au fil des jours, car quoi qu'il advienne, le temps de la croissance puis du vieillissement, comme celui des espoirs ou des déceptions, ne pourra jamais être converti en autre chose que ce qu'il est : le temps vécu. En cela, chacun est un résistant, simplement par sa nature humaine. Même un *burnout* est une forme de résistance, presque littéralement physique : une brûlure profonde, faite par la friction d'un temps extérieur en constante accélération qui s'oppose au mouvement du temps intérieur.

Le temps mal vécu est bien une bombe à retardement, mais, ici encore, est-il besoin d'en arriver aux extrêmes ? Un acte de résistance peut aussi être un acte créateur. Celui de quelqu'un qui écoute sa propre voix, dissidente ou non, et choisit jour après jour de manière éclairée quoi faire de son temps.

Ce n'est pas tant demander la lune que profiter de sa clarté. Ou au moins de celle d'une chandelle, même lorsqu'on la brûle par les deux bouts.  
(Nicolas Yazgi, auteur et ethnologue)

## Impressum

Cette publication paraît à l'occasion de « Le temps fait son œuvre »,  
15<sup>e</sup> édition des Journées photographiques de Bienne, du 2 au 25 septembre 2011/  
Diese Publikation erscheint anlässlich der 15. Bieler Fototage unter dem Motto  
«Le temps fait son œuvre», vom 2. bis 25. September 2011.

Direction artistique/Künstlerische Leitung  
Hélène Joye-Cagnard et Catherine Kohler, codirectrices des Journées  
photographiques de Bienne/Direktorinnen der Bieler Fototage

Textes/Texte  
Alexia Brodu, Julie Dorner, Emily Fayet, Mariana Forberg, Anne Froidevaux, Pamella Guerdat,  
Alice Henkes, Hélène Joye-Cagnard, Catherine Kohler, Daniel Mueller, Victoria Mühlig,  
Evelyne Pfeiffer, Marina Porobic, Melissa Rérat, Noémie Richard, Laura Sánchez Serrano,  
Rebekka Schraner, Myriam Valet, Nicolas Yazgi

Traductions/Übersetzungen  
Mariana Forberg, Rolf Hubler, Nathalie Martin, Evelyne Pfeiffer, Adam Shaw

Lectorat/Lektorat  
Mariana Forberg, Ariane Pollet, Adam Shaw

Coordination catalogue/Koordination Katalog  
Noémie Richard

Secrétariat/Sekretariat  
Maria Scheller

Stagiaire/Praktikantin  
Viviane Kiraly Pajaziti

Médiation culturelle/Kunstvermittlung  
Anne Froidevaux

Interviews audio/Audiointerviews  
Julie Dorner

Conception graphique/Gestaltung  
Barbara Ehrbar, [www.superbüro.com](http://www.superbüro.com), Biel/Bienne

Verlag/Editeur  
Benteli Verlag, Bern-Sulgen-Zürich

© 2011: Journées photographiques de Bienne, les photographes  
et les auteurs/Bieler Fototage, FotografInnen und AutorInnen  
p. 46–47: Michael Fent/ECAL 2009  
p. 122–123: Claus Stolz and photonet galerie

© Benteli Verlags AG, Bern

ISBN 978-3-7165-1702-4

[www.benteli.ch](http://www.benteli.ch)